



Le jeu de leurre et la phobie infantile

Laura Sokolowsky

Le cas du petit Hans a été publié sous le titre « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans » en 1909. L'appendice à la fin du texte a été rédigé plus tard, en 1922. Cet appendice est un court épilogue dans lequel Freud explique qu'un jeune homme s'est présenté à lui cette année-là en lui disant qu'il était « le "petit Hans"¹ ». Freud fut heureux de le retrouver, car deux ans après la conclusion de son analyse, qui avait eu lieu plus de dix ans plus tôt, il n'avait plus eu de nouvelles de lui. Le beau jeune homme de dix-neuf ans qui se présente à Freud en 1922 n'a pas de symptôme et a traversé la puberté sans encombres. Comme ceci était perceptible en 1909, les parents de Hans avaient divorcé et s'étaient remariés. Hans vivait seul, il était en bons termes avec son père et sa mère, il regrettait toutefois de ne pas voir assez souvent sa sœur cadette.

L'épilogue du cas inséré par Freud en 1922 comporte deux éléments cruciaux. D'une part, Freud répond aux détracteurs de la psychanalyse. D'autre part, il souligne que l'analyse faite par Hans dans l'enfance a succombé à l'oubli, sauf sur un point précis lié à la sœur cadette de Hans, la petite Anna. Cet épilogue est commenté par Lacan dans le Séminaire IV², Séminaire où Lacan a le plus développé et repris ce cas freudien.

Relativement au premier point, Freud répond aux critiques selon lesquelles la psychanalyse aurait des effets néfastes sur l'enfant : elle le pervertirait en induisant des comportements sexuels qui ne sont pas de son âge. Nous avons sensiblement les mêmes développements au début du cas Dora publié quatre ans plus tôt. À l'époque, Dora n'était plus une enfant, mais une adolescente. Freud précise qu'il avait parlé de sexualité avec cette jeune fille ainsi que l'aurait fait un médecin gynécologue. Il avait appelé *un chat un chat*, parce que les symptômes de Dora traduisaient la présence de fantasmes inconscients concernant l'acte sexuel entre un homme et une femme. Elle était donc parfaitement au courant de la chose et s'était d'ailleurs renseignée en lisant une encyclopédie.

On pourrait en déduire que le puritanisme de l'époque était la cause de telles explications de la part de l'inventeur de la psychanalyse. Toutefois, nous verrons que dans le cas du petit Hans, la jouissance sexuelle est aussi au premier plan : il n'est pas certain que

1. Freud S. « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985, p. 198.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 197-408.

nous soyons nous-mêmes tout à fait à l'aise avec la question de l'orgasme chez l'enfant. C'est pourtant l'un des points saillants du cas et Lacan souligne qu'il s'agit d'un domaine encore inexploré pour la recherche. Autrement dit, le cas du petit Hans participe de l'exploration de ce qu'est l'irruption traumatique de la jouissance sexuelle chez un *parlêtre*, du traumatisme du réel d'une jouissance qui s'éprouve comme hors corps. La première expérience de jouissance phallique chez le garçon sera donc au cœur du commentaire de Lacan.

Hans et la cause sexuelle

Le cas du petit Hans est un texte incontournable qui incitera d'ailleurs Lacan à y revenir tardivement dans une communication sur le symptôme prononcée à Genève en 1975³. Certes, il en avait déjà longuement parlé dans son Séminaire de 1956-1957 *La Relation d'objet*. Mais, en 1975, Lacan dit clairement que c'est bien la rencontre avec sa propre érection qui rend raison de l'apparition de la phobie du petit Hans. La jouissance d'organe que cet enfant rencontra dans son activité masturbatoire fut éprouvée comme une étrangeté qui n'avait pas de sens. Lacan souligne que cette jouissance phallique n'était pas auto-érotique : elle fut vécue comme hors corps : il s'agissait d'un élément extérieur au corps qui déstabilisa tout le rapport au monde que Hans avait auparavant. C'est ce rapport au monde d'avant la survenue de la jouissance sexuelle que Lacan désigne dès lors comme un *jeu de leurre*.

C'est ce non-sens de la jouissance sexuelle ayant fait irruption qui est le véritable traumatisme et c'est par une phobie que Hans y répondit. L'apparition de cette phobie était liée à l'Autre auquel cet enfant avait eu affaire, à savoir un certain type de père sur lequel il n'avait pu s'appuyer, ainsi qu'un certain type de mère que l'enfant appréhendait comme phallique au début du cas.

Remarquons qu'il ne s'agit pas de broder sur ce qu'on s'imagine que Hans aurait pu vivre auprès de ses parents, mais de ce qui se trouve attesté dans le cas tel que Freud le rédige à partir des notes très précises du père de Hans. Des psychanalystes qui ne sont pas d'orientation lacanienne ont voulu rapporter le traumatisme de cet enfant à son milieu familial. Sa mère était une femme névrosée qui aurait mal accueilli Anna, la sœur cadette de Hans, et ce petit garçon aurait été le témoin de ce rejet. Or, si l'on suit le fil des commentaires de Freud et de Lacan, le fait que la mère ait pu rejeter son second enfant n'aurait pas provoqué l'apparition de la phobie, car Hans aurait pu continuer à se présenter comme l'enfant préféré. Cela aurait maintenu un équilibre imaginaire qui s'était précisément trouvé mis en défaut, de façon manifeste, au moment où la phobie apparaît. Selon cette lecture, tout s'expliquerait par des dysfonctionnements au sein de la famille. Néanmoins, ceci n'explique en rien pourquoi le symptôme de Hans est une phobie du cheval. En effet, un tel dysfonctionnement dont la cause aurait été le désir négatif de la mère pour Anna refoule la cause sexuelle qui est au cœur du cas. Lacan avait raison d'avancer que les psychanalystes sont les premiers à résister à la psychanalyse !

Cela ne veut pas dire qu'il ne convient pas de s'intéresser à l'environnement dans lequel un enfant se trouve immergé, car cela nous livre des indications précieuses sur le

3. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n°95, avril 2017, p. 7-22, [disponible sur Cairn](#).

discours de l'Autre, les idéaux familiaux, les signifiants-mâtres auxquels l'enfant s'identifie. Loin de faire l'impasse sur la famille de Hans, Freud s'attache à décrire le milieu dans lequel Hans évolue. Son père s'occupe beaucoup de lui, sa mère l'adore, sa petite sœur Anna est née, ce qui lui a valu d'être « exilé de la chambre de ses parents depuis l'âge de 4 ans ½⁴ » ainsi qu'une perte de l'attention de sa mère. Hans évolue par conséquent dans un milieu cultivé, on ne le brime pas pour un oui ou pour un non. La description de ce milieu familial par Freud est celle d'intellectuels viennois et bourgeois, ce sont des privilégiés. La mère a été en analyse chez Freud et c'est par l'entremise de son épouse que le père de Hans s'est intéressé à la psychanalyse au point de devenir l'un des disciples de Freud. Ceci fait dire à Lacan que le petit Hans « baigne dans le bonheur⁵ » et qu'en vérité, « on lui passe tout⁶ ». Il n'est pas un enfant frustré ou malmené.

Une analyse d'enfant n'est pas une enquête sociale : elle s'avère centrée sur le symptôme infantile et le rapport du sujet à la fonction de la parole et au champ du langage. Dire que la mère de Hans était une névrosée (ce que Freud ne nie pas) n'explique en rien pourquoi le « cheval » est devenu un *animal d'angoisse*. Et cela n'explique pas non plus comment la phobie de Hans s'est évanouie à un moment donné : la névrose de sa mère ne s'est pas évaporée au moment où la phobie du fils a disparu ! Faire de Hans une victime par procuration (la vraie victime étant Anna, sa petite sœur), c'est forclure le sujet de l'inconscient, son implication, son mode de réponse, ses solutions et son rapport à la jouissance.

Ce cas freudien s'avère ainsi propice à sonder la façon dont on peut nier l'inconscient. Dans le type de relecture axée sur les dysfonctionnements familiaux, la place du père se trouve totalement évacuée, ce qui dans l'analyse du petit Hans est un comble, puisque c'est justement grâce aux éléments apportés par le père que Freud a pu élucider la fonction de cette phobie infantile. Il reste de même intéressant de relever que certains psychanalystes persistent à ne vouloir « rien savoir du discours qui les conditionne⁷ », comme Lacan s'exprime en 1974 dans « Télévision ». Par ailleurs, quand « l'analyste ne “porte plus la parole”, [...] qu'il sait [...] ou croit savoir [à l'avance ce que la parole] a à dire⁸ », l'inconscient se ferme, soulignait-il déjà dans « Variantes de la cure-type » en 1955. Le traumatisme issu de la rencontre du sujet avec la jouissance, laquelle est l'os d'une analyse depuis Freud, a du mal à passer. Tout semble bon pour s'en détourner et se boucher les oreilles.

Le phallus, objet central du cas

Pour Freud, le petit Hans illustre la théorie sexuelle infantile d'après laquelle tous les êtres humains, quel que soit leur sexe, ont un phallus. C'est pour cela que ce phallus sera qualifié d'imaginaire par Lacan. Le début du cas montre comment Hans s'interroge sans cesse et interroge son entourage sur la présence du *Wiwimacher* qui a été traduit en français par le

4. Freud S., « Analyse d'une phobie... », *op. cit.*, p. 187.

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 222.

6. *Ibid.*

7. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 519.

8. Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 359.

fait-pipi. Juste avant ses trois ans, la présence du fait-pipi est sa principale préoccupation. Freud relate ce dialogue entre Hans et sa mère :

Hans. — Maman, as-tu aussi un fait-pipi ?

Maman. — Bien entendu, pourquoi ?

Hans. — J'ai seulement pensé⁹...

Il faut relever qu'ici, Hans précise qu'il a *pensé à* et Lacan précise que Hans est assurément en train de mijoter quelque chose. Lacan le dit de la façon suivante : « Le petit Hans est tout le temps en train de fantasmer le phallus, d'interroger sa mère sur la présence du phallus chez la mère, puis chez le père, puis chez les animaux. On ne parle que du phallus¹⁰ ». Ce phallus est par conséquent l'objet central, c'est le pivot qui organise le monde du petit garçon. Dès lors, il convient de saisir ce moment de bascule où l'organisation de son monde va se défaire, saisir l'événement qui va provoquer un changement si brutal dans l'existence du petit Hans. Pour se faire aimer de la mère, l'enfant s'engage d'abord dans une dialectique intersubjective qui n'est pas une relation duelle, qui n'est pas un lien à deux : Hans n'est pas seul avec sa mère, car il y a ce tiers élément qu'est le phallus imaginaire. Cet objet que la mère comme femme désire, l'enfant va s'efforcer de l'être, ce qui fait dire à Lacan qu'afin de « satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir ce désir de la mère qui, dans son fondement, est inassouvissable, l'enfant [...] s'engage dans la voie de se faire lui-même objet trompeur¹¹ ».

Tromper le désir de la mère en se faisant phallus : c'est ainsi que commence l'histoire du petit Hans. Le jeu de leurre avec la mère se traduit par ses tentatives de séduction lorsqu'il exhibe son fait-pipi et par ses incessantes questions sur celui des êtres humains qui l'entourent et des animaux. C'est encore ce phallus imaginaire qu'il attribue aux filles, à sa mère, auquel il pense constamment. Pour autant, comme le souligne Lacan, Hans ne sera ni fétichiste ni homosexuel, il aura recours au symptôme phobique pour subjectiver la castration symbolique dans la mesure où il ne pourra pas s'appuyer sur son père réel pour assumer le phallus comme signifiant dans l'Œdipe. En psychanalyse, la castration signifie que le sujet doit se départir d'une position de phallus imaginaire pour intégrer le réel de sa génitalité. Et ce passage est de nature symbolique : la castration symbolique veut dire que le sujet ne peut s'en tenir à désirer être le phallus pour combler l'Autre, qu'il lui faut assumer une perte pour jouir sexuellement, légitimement, licitement, *plus tard*, sans avoir le fantasme de se faire engloûtir, avaler ou châtrer dans l'acte sexuel.

Le jeu de leurre

Le début du cas se situe donc à la fin de la phase précœdipienne, à l'orée de l'Œdipe¹². À ce moment, la position de Hans vis-à-vis de sa mère est celle que Lacan qualifie de « jeu de

9. Freud S. « Analyse d'une phobie... », *op. cit.*, p. 95.

10. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 225.

11. *Ibid.*, p. 194.

12. *Ibid.*, p. 200.

leurre¹³ ». Dans cette position où l'enfant se glisse comme tiers entre le désir de sa mère et l'objet imaginaire qu'on désigne comme phallus, l'enfant n'est pas le phallus, néanmoins le phallus comme objet imaginaire est présent comme tiers élément entre lui et la mère. Pour cette raison, Hans entretient un certain rapport de contiguïté avec cet objet imaginaire et Lacan indique que l'enfant est ici la *métonymie du phallus*¹⁴ pour sa mère, c'est-à-dire qu'il ne l'est pas lui-même en tant que tel. Il n'est pas le phallus de la mère, comme cela a pu être dit, mais il trompe le désir de la mère en se faisant, tout entier, cet objet désiré que la mère emmène partout avec elle.

Le jeu de leurre avec la mère vise ici à se *faire prendre pour le phallus*, à se faire prendre pour ce qu'il n'est pas. Ce qui permet de l'affirmer, c'est ce moment où Hans tente de séduire sa mère. Il lui demande de mettre ses doigts sur son petit fait-pipi. On connaît la réponse de la mère, qui refuse et lance à Hans qu'il s'agit d'une « cochonnerie¹⁵ ». D'ailleurs, s'il continue à toucher son fait-pipi, on appellera le docteur pour le lui couper. Sur le moment, cette menace n'aura aucun effet sur Hans : cette menace ne produira son effet que dans l'*après-coup*. Cette notion d'après-coup, mise en valeur par Freud dès les *Études sur l'hystérie*¹⁶, s'articule à une menace de castration proférée par la mère et non par le père.

Soyons plus précis : il ne s'agit pas que son fait-pipi soit cet objet désiré, mais que lui-même le soit. C'est en ce point où son être se trouve pris en entier dans cette métonymie du phallus imaginaire que la décompensation névrotique se produit. Du fait de l'éveil de la pulsion sexuelle, c'est-à-dire que le petit garçon éprouve ses premières érections ainsi que le plaisir associé à la jouissance d'organe, un hiatus se produit entre ce qu'il est comme objet trompeur pour le désir de la mère et la jouissance réelle.

Hans est menacé d'être abandonné par sa mère, ce qui revient à être englouti par cet Autre. Il passe du paradis du leurre à l'enfer du piège dans lequel il n'est plus rien, plus désiré, plus aimé. Son monde vacille. C'est aussi pour cela que la naissance de sa petite sœur a un tel impact pour Hans : il est rebuté par sa mère et un autre enfant captive le désir de sa mère. Celle-ci se détourne de lui pour s'occuper d'Anna, qui naît quand il est âgé de trois ans et demi. Ainsi, le pénis de Hans est, d'une part, l'élément nouveau qui dérègle le système, car une jouissance sexuelle est ressentie dans son corps dont il ne sait que faire, ni quel sens lui donner. Et, d'autre part, Hans ne correspond plus, dans le jeu de leurre avec sa mère, à l'image phallique, il n'est plus celui qui leurre le désir de la mère.

La sexualité féminine

Or, on ne peut pas du tout saisir de quoi il s'agit, dans ce jeu de leurre précœdipien, sans la notion de *privation féminine*. Le cas du petit Hans n'est guère intelligible en dehors d'une théorie analytique adéquate de la sexualité féminine. La mère en tant que femme se présente à l'enfant avec l'exigence de satisfaire à ce qui lui manque. Comme nous le montre la psychanalyse avec les enfants, le moment-clé est celui où le sujet fait la découverte que la mère manque. Comment va-t-il se situer par rapport à cette découverte ? Va-t-il la dénier ? Va-

13. *Ibid.*, p. 205-209.

14. Cf. *ibid.*, p. 242.

15. Freud S., « Analyse d'une phobie... », *op. cit.*, p. 103.

16. Freud S., Breuer J., *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2018.

t-il admettre que la mère est privée ? Va-t-il continuer à croire, au niveau inconscient, que la mère est phallique, malgré toutes les preuves de la réalité ?

À cet égard, Lacan explique que le jeu imaginaire où le sujet se propose comme pouvant satisfaire le désir de la mère en leurrant ce désir est *structurant*¹⁷. Ceci veut dire qu'il s'agit d'un point carrefour attestant d'une fixation d'un mode de jouir. Le sujet peut ainsi se présenter comme identifié à la mère, il peut aussi s'identifier au phallus, il peut encore s'identifier à la mère comme porteuse du phallus. La clinique freudienne s'articule à la reconnaissance, au déni ou au rejet du manque phallique féminin. Le fétichiste est fixé libidinalement au voile sur lequel le phallus imaginaire de la mère s'inscrit. L'homosexuel mâle cherche la présence réelle de l'organe phallique sur le corps du partenaire. Lacan avance que si le sujet s'efforce de combler le *Penisneid* de la mère, c'est parce que la présence de celle-ci lui est nécessaire : il cherche à lui apporter une satisfaction d'amour. Lacan le dit de la façon suivante : « le *être aimé*, le *geliebt werden*, est fondamental pour l'enfant. C'est là le fond sur lequel s'exerce tout ce qui se développe entre la mère et lui¹⁸ ». Dès lors, la grande question consiste à savoir comment l'enfant appréhende ce qu'il est pour la mère.

La façon dont Lacan va relire ce cas freudien demeure une source inégalable d'enseignement. En effet, Lacan enseigne qu'avant l'Œdipe, il est nécessaire à l'enfant de se faire aimer par la mère, c'est-à-dire d'occuper la place d'objet du désir de la mère. Le don de son amour est vital pour lui et s'il n'est pas à cette place d'objet aimé, les conséquences peuvent en être gravissimes. L'une des expériences fondamentales de l'enfant est celle d'être aimé par la mère, d'être l'objet de son amour, de lui apporter le plaisir de sa présence en tant qu'enfant. L'enfant apprend ainsi que sa présence commande la présence de l'Autre. Dans cette configuration, l'enfant fait de même l'expérience qu'il y a autre chose qui attire sa mère, qui fait qu'elle s'absente. C'est cela le *phallus* : c'est ce qui donne signification au désir de la mère, ce qui rend raison de son absence, que quelque chose l'attire ailleurs qu'auprès de son enfant. L'expérience de n'être pas seul, qu'il existe un autre élément entre lui et sa mère, peut correspondre à la naissance d'un autre enfant. L'enfant va éprouver, dans la relation à sa mère, que le centre de son désir est le phallus imaginaire, ce phallus qui la rend désirante, ailleurs, parce qu'elle est femme.

L'angoisse de ne plus suffire

Ce qui est assuré, c'est qu'il n'est pas seul avec sa mère, il y a quelque chose, un objet, en tiers. Hans fait l'expérience qu'il n'est pas seul avec sa mère à la naissance de sa petite sœur. C'est pourquoi Lacan relève l'importance d'un énoncé où Hans corrige son père à propos d'un rêve où il est, non pas seul avec une petite fille qui s'appelle *Mariedl*, mais *tout seul avec Mariedl*¹⁹. En effet, être tout seul *avec* implique qu'il pourrait y avoir un autre avec.

Le petit Hans se trouve plongé dans l'*angoisse de ne plus suffire*. Lacan affirme que cette angoisse doit être saisie « aussi près que possible du phénomène²⁰ ». C'est ce moment où la pulsion sexuelle se manifeste par le plaisir ressenti par Hans dans la manipulation de son

17. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 225.

18. *Ibid.*, p. 224.

19. Cf. *ibid.*, p. 240.

20. *Ibid.*, p. 226.

pénis réel qui le projette brutalement en dehors du paradis du leurre. Le jeu de leurre apparaît dès lors comme une *duperie* et Lacan ajoute que Hans « est pris à son propre piège, dupe de son propre jeu, en proie à toutes les discordances, confronté à la béance immense qu'il y a entre satisfaire à une image et avoir quelque chose de réel à présenter – à présenter *cash*, si je puis dire²¹ ». Ce qu'il a à présenter est un petit organe misérable, tout petit, ridicule, celui que sa mère nomme une « cochonnerie ».

Lacan poursuit par ce point décisif : « L'enfant est alors placé devant cette ouverture d'être le captif, la victime, l'élément passivé d'un jeu où il devient la proie des significations de l'Autre.²² » Ces significations de l'Autre sont « être avalé », « être mordu ». C'est de la rencontre entre la pulsion réelle et le jeu imaginaire que proviennent le dilemme et l'angoisse de Hans, dans « le désarroi de ne plus suffire²³ ». Le premier habillage de la phobie sera associé au thème de la dévoration : c'est le cheval qui mord.

La phobie comme suppléance

La phobie de Hans vient répondre à son angoisse d'être l'objet qui n'est plus bon à rien, tels ces colis empilés sur les voitures tirées par des chevaux et qui le terrorisent. C'est l'angoisse d'un *tout fout le camp avec la mère*, lequel consiste à être happé, emporté passivement, sans recours ni secours. Le symptôme est un remède à l'angoisse, car il vient structurer le monde subjectif qui s'effondre. Cette phobie édifie des seuils, le symptôme construit des limites, il permet l'élaboration de circuits. Le petit Hans peut se tenir, et là, il ne peut pas aller plus loin. Donc, la phobie fonctionne comme une borne qui va lui permettre, malgré le désagrément que cela suscite, de se raccrocher à quelque chose afin de n'être pas emporté par cette noirceur mystérieuse que l'on voit courir dans tout le cas. Le père de Hans interroge son fils : « Quel est ce noir qui t'effraie tant devant la bouche du cheval ? Ne serait-ce pas ma moustache en fin de compte ? » Le père n'y va pas de main morte avec ses interprétations œdipiennes.

Ce qui montre le rapport de l'angoisse au trou qui pourrait avaler le petit Hans, c'est le moment du surgissement de la phobie. Celle-ci se manifeste à la suite d'un rêve inaugural, qui est un rêve d'angoisse. Hans est âgé de 4 ans et 9 mois, il se lève un matin en pleurant et dit à sa mère : « Pendant que je dormais, j'ai cru que tu étais partie et que j'avais plus de maman pour *faire câlin* avec moi ». Nous sommes au tout début du mois de janvier 1908. Le 8 janvier, la mère de Hans lui propose d'aller se promener dans un lieu que Hans apprécie. Subitement, celui-ci se met à pleurer, il ne veut pas partir, il a peur. Il va quand même se promener, mais au retour il avoue péniblement à sa mère : « J'avais peur qu'un cheval ne morde ». Le soir même, il se remet à pleurer, il dit avoir peur que le cheval vienne dans sa chambre. C'est le début de la phobie qui viendra fixer l'angoisse en donnant son signifiant à celle-ci.

Comme Freud puis Lacan le notent, le cheval n'a pas une signification univoque : ce n'est pas la maman, le papa ou Hans. Le cheval est un *crystal signifiant* sur lequel l'enfant va prendre appui, il ne correspond pas à un référent unique, à une seule signification. C'est un

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 227.

23. *Ibid.*, p. 228.

instrument, un opérateur de symbolisation. Ce symptôme phobique va servir d'appui à l'enfant et quand sa position vis-à-vis de sa mère aura changé, ce symptôme, ne lui servant plus, va disparaître. C'est l'une des grandes leçons de ce cas : un symptôme n'est pas un dysfonctionnement à guérir à tout prix, ce n'est pas un trouble gênant, une pensée inutile qui empêche la bonne adaptation à la réalité, un truc à faire disparaître rapidement sans se poser de question. Tant qu'on ne sait pas à quoi le symptôme supplée, il convient d'être prudent. Ici, c'est la peur qui protège de l'angoisse, car l'angoisse d'un objet indéfini et qui n'a pas de représentation n'est pas la peur d'un objet précis dans mon champ de vision et qui m'arrête.

Ainsi, le symptôme peut venir réparer le nœud R.S.I., d'où l'importance, comme Freud le répéta maintes fois, de se prémunir de la fureur de guérir, la *furor sanandi*.

La psychanalyse a des effets thérapeutiques majeurs, mais elle se situe sur un autre plan que celui de la thérapeutique. Elle prend en compte la fonction réelle du symptôme²⁴. Plutôt que d'essayer de guérir à tout prix, il convient par conséquent d'avoir une idée précise de la fonction du symptôme, même si c'est évidemment de ce dernier dont le sujet se plaint.

Pour sa part, dans le cas du petit Hans, Freud écrit : « L'expérience a montré qu'il était impossible, voire dans certains cas dangereux, de tenter de guérir une phobie par des méthodes violentes, c'est-à-dire en mettant le malade dans une situation où, après qu'on l'a privé de ses moyens de défense, il est contraint de subir l'assaut de son angoisse libérée²⁵ ». Autrement dit, les méthodes qui consistent à viser la suppression pure et simple d'une phobie par une action suggestive sont à bannir. Freud ajoute que l'angoisse assaillant un sujet privé de son moyen de défense est vécue généralement comme un échec thérapeutique et qu'à la fin, de guerre lasse, ce patient avec son angoisse incurable se trouve abandonné par le thérapeute à son triste sort.

Le père R.S.I.

Concluons sur les trois dimensions du père. Le cas du petit Hans a ceci de particulier que Freud sait prévoir à l'avance ce qui va se présenter dans le fil de l'analyse. Il se situe en surplomb du père réel qui fait fonction d'analyste. C'est le père de Hans qui prend des notes en demandant à Freud des conseils quant à la bonne marche de l'analyse de son fils.

Pour sa part, Freud ne dit pas tout au père, il lui donne de rares indications. Il n'est pas surpris que Hans, à un moment donné, parle de tout autre chose que de papa et maman. Ou bien, lorsque la théorie anale de la naissance fait son apparition et que le père ne comprend pas ce que cela signifie. Ou bien encore, lorsque le père ne saisit pas du tout la portée du fameux fantasme des deux girafes et qu'il se hâte de l'interpréter comme papa est la grande girafe et maman est la petite girafe. Si la grande girafe se met à crier quand Hans s'assoit sur la petite girafe qui est roulée en boule (comme une boule de papier), ceci témoignerait de sa nostalgie de la mère, croit-il. Mais le père passe dès lors à côté de l'élément le plus décisif, à savoir les cris de la grande girafe. En effet, la grande girafe crie quand Hans s'assoit sur la petite girafe. Ici, le père rétorque à Hans qu'il n'est pas en colère que son fils s'accapare la

24. Je renvoie ici aux développements de Jacques-Alain Miller dans son cours de 1997 sur « Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit. De même, à l'ouvrage *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018.

25. Freud S., « Analyse d'une phobie... », *op. cit.*, p. 176

petite girafe qui représente sa mère, il prétend que ceci n'est pas vrai. Par conséquent, ce père n'entend pas ce que son fils lui dit, à savoir : « Si, c'est vrai, tu te mets en colère, je le sais. Ça doit être vrai. ²⁶ »

Le père qui s'évertue à être un gentil papa affirme qu'il n'est pas vrai qu'il soit en colère, mais Hans convoque toutefois le *père qui se fâche* quand il fantasme de reprendre possession de la mère, c'est-à-dire de *l'avoir pour lui seul*. Comme le souligne Lacan, cette colère du père ne survient jamais dans le réel ²⁷. C'est donc le petit Hans qui lance à son père : « *Tu dois être en colère, tu dois être jaloux !* ²⁸ » C'est l'enfant qui explique l'Œdipe à son père, c'est vraiment le monde à l'envers !

Lacan le reprend de la façon suivante dans le Séminaire IV : « Malheureusement, le père n'est jamais là pour faire le dieu Tonnerre. ²⁹ » C'est là ce qui permet d'appréhender le mieux ce qu'est la carence du père réel à quoi le symptôme phobique supplée. Le père de Hans est sourd à l'appel de l'enfant. Il se campe dans le refus d'incarner une fonction symbolique et il le fait le plus gentiment du monde. Les effets de la position paternelle seront tels que l'enfant aura besoin d'un symptôme pour parvenir à s'en sortir en s'extrayant d'une relation précœdipienne à la mère.

Ainsi, à travers ce cas d'enfant, la question « Qu'est-ce qu'un père ? » est posée. Dans un moment de l'Histoire, le nôtre, où la dimension du patriarcat est en déclin, qu'est-ce qui peut faire fonction de père symbolique ? Avec le cas du petit Hans, nous constatons que le symptôme peut fonctionner comme une suppléance à la carence du père réel. C'est cet appui sur le symptôme, fonction de suppléance symptomatique, qui fait l'un des enjeux actuels de ce cas freudien.

Un autre élément qui mérite d'être relevé concerne la position de l'analyste et la direction de la cure. À différents endroits du texte, Freud relève la maladresse du père, le fait que celui-ci se hâte de comprendre, qu'il s'accroche à certaines significations qui lui font rater des développements relatifs au complexe de castration. Le père interprète avec ce qu'il connaît déjà, il délivre à Hans des interprétations un peu balourdes et l'enfant, parfois de guerre lasse, finit par lâcher à son père : *Bon, d'accord, on a qu'à dire que c'est ça, si tu veux*. Il est indubitable que Hans adopte un style parfois moqueur quand son père le questionne. Ce conseil, qui consiste à ne pas comprendre trop vite, a été repris par Lacan. Vouloir comprendre, c'est mettre du sens, c'est se fermer au recueil des signifiants propres au sujet qui parle. Se défaire de ses propres idées, de ses préjugés, de ses projections, des significations déjà connues d'avance : Lacan insiste beaucoup sur cette dimension dans sa relecture du cas du petit Hans.

Nous avons enfin la distinction entre les trois registres réel, symbolique et imaginaire du père. Tout d'abord, il y a le *père réel* de Hans : c'est lui qui retranscrit ses échanges avec son fils pour les communiquer à Freud. Or, Lacan signale que dans une analyse, le père réel est toujours difficile à appréhender dans la mesure où des fantasmes s'interposent. Il ajoute que, de manière générale, nous avons énormément de peine à appréhender ce qu'il y a de plus

26. Freud S., « Analyse d'une phobie... », *op. cit.*, p 151

27. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 263.

28. Cf. *ibid.*

29. *Ibid.*

réel en nous, à savoir « les êtres humains tels qu'ils sont³⁰ ». Ceci s'applique singulièrement au père en particulier : saisir le père tel qu'il est, comme réel. Le père de Hans comme père réel n'est pas le maître, c'est un disciple qui demande à Freud ce qu'il convient de dire à Hans.

Freud, se trouve dans la position du *père imaginaire* et tout puissant. C'est le bon Dieu dont parle Hans à deux reprises : celui qui sait tout. Freud est ici en place de maître absolu par rapport au père réel de Hans qui fait fonction d'analyste. Comme Lacan le précise, Freud est à l'image du Dieu du mont Sinaï³¹ lorsqu'il s'adresse à Hans de la façon suivante : « *Bien avant que tu sois né, j'avais prévu qu'un jour un petit garçon aimerait trop sa mère, et à cause de cela entrerait dans des difficultés avec son père.*³² » Et le petit Hans dit à son père que le professeur doit dialoguer avec le bon Dieu pour savoir cela. Le père imaginaire, c'est aussi le père effrayant que l'on rencontre dans les névroses, dans les fantasmes de l'enfant, celui de l'identification et de l'idéalisation. Lacan explique que dans une analyse, on a sans cesse affaire au père imaginaire³³.

Le *père symbolique*, quant à lui, se trouve voilé, il n'est pas incarné par quelqu'un. C'est une fonction symbolique qui se situe au-delà de la représentation, ce que Lacan a désigné comme le Nom-du-Père.

Ce cas montre que la présence du père de l'enfant ne saurait suffire à la mise en place de l'Œdipe et du complexe de castration. Ce n'est pas parce qu'un père prend gentiment soin de son fils que celui-ci pourra assumer une position telle que lui aussi, plus tard, pourra assumer la fonction paternelle au niveau symbolique. Par conséquent, pour saisir ce qu'est la fonction paternelle – que l'on dit aujourd'hui en déclin –, il convient de faire cette distinction entre père imaginaire, symbolique et réel, en gardant à l'esprit la fonction de suppléance transitoire qu'est la phobie chez l'enfant.

Section clinique de Strasbourg – 10 décembre 2022

30. *Ibid.*, p. 220.

31. Cf. *ibid.*, p. 275-276.

32. *Ibid.*, p. 275.

33. Cf. *ibid.*, p. 220.